

Les poubelles de l'histoire

Jean-Paul Demoule

Les archéologues font les poubelles de l'histoire. Certes, l'archéologie n'a pas toujours eu cette réputation. Pendant longtemps, c'était Carter découvrant et ouvrant la tombe de Toutankhamon, ou son double mythique, Indiana Jones, son chapeau et son fouet. L'archéologue est vu encore, dans la littérature, comme un chasseur de trésors – quand ce n'est pas un benêt étourdi prenant pour des vestiges anciens de banals déchets modernes, si l'on en croit Flaubert ou Labiche.

Ce que les sociétés gardent et ce qu'elles jettent – Pourtant, ce que retrouvent les archéologues, c'est ce que les sociétés anciennes ont abandonné, de gré ou de force. Ce qu'elles ont voulu conserver ne relève en principe pas de l'archéologie: monuments et constructions de prestige, comme les cathédrales, les châteaux et leurs mobiliers précieux, les pyramides égyptiennes ou mayas. Cette conservation n'est pas toujours allée de soi, et n'a pas toujours été constante dans le temps. Les monuments romains ont servi de carrières de pierres au Moyen Âge, ceux du Moyen Âge furent en partie détruits au XIX^e siècle pour faciliter la circulation – jusqu'à ce que Victor Hugo déclare la «Guerre aux démolisseurs» dans un article célèbre, qui mit cependant près d'un siècle pour déboucher sur l'actuelle loi de 1913 sur la protection des monuments historiques. Ce qui n'empêcha par le baron Haussmann, sous le Second Empire, de détruire 60% du Paris traditionnel pour faire passer ses avenues et ses immeubles – plus encore que ce que le dictateur roumain Nicolăi Ceaușescu fit subir à Bucarest dans les années 1980. Notre société, que le sociologue Jean-Didier Urbain a qualifiée de «société de conservation», conserve sans doute plus qu'avant, mais de manière sélective.

Mais pour ce qui n'a pas été conservé, qui a été jeté, abandonné? L'archéologie, en effet, ne retrouve jamais, par définition, l'image intacte et figée d'une société disparue, mais à chaque fois des objets, grands ou petits, en fin de cycle. Même dans le cas emblématique de Pompéi, la plus grande partie des habitants de la ville a eu le temps de fuir, emportant les objets les plus précieux. Il y a toute une graduation en taille et en importance, à chaque fois susceptible de méthodes et de techniques d'étude particulières, depuis la ville entière jusqu'à l'invisible pollen, voire l'encore plus invisible fragment d'ADN, animal ou humain.

On pourrait d'emblée distinguer l'abandon volontaire de l'abandon involontaire, lui-même forcé ou bien fortuit. L'abandon volontaire, c'est au niveau le plus vaste lorsque l'on abat un quartier ou une ville entière, pour reconstruire par-dessus – comme le baron Haussmann. C'est ce que découvrit l'archéologue allemand Heinrich Schliemann quand, dans les années 1870, voulant retrouver l'antique ville de Troie, il en rencontra en réalité sept (principales) superposées – prenant d'ailleurs la seconde (en partant du bas) pour celle de la Guerre et de Priam, alors que c'était en fait la septième. Il venait d'inventer ce que les archéologues appellent la «stratigraphie», procédé qui, par l'étude de ces superpositions successives, permet de lire dans l'espace (vertical) les effets concrets du temps et de reconstituer la chronologie des événements du passé. Mais si le nouveau Paris haussmannien s'est construit sur une destruction volontaire, par le pouvoir napoléonien, certaines des villes de Troie ont pu être détruites par des ennemis mal intentionnés.

De ce point de vue, les catastrophes, destructions involontaires dues à la nature, sont une bénédiction archéologique, puisqu'elles sont censées figer brusquement la vie passée, même si ce n'est jamais tout à fait vrai, comme évoqué plus haut. Les éruptions volcaniques sont de fait un précieux facteur de conservation: deux mille ans avant Pompéi, le Vésuve avait déjà recouvert à Nola tout un village de l'âge du bronze, sans compter l'éruption de l'île de Santorin, à peu près à la même époque. Au Japon, diverses éruptions ont aussi fossilisé des sites. On a récemment découvert en Angleterre, près de Petersborough, un «Pompéi de l'âge du bronze»: cette fois, c'est une inondation qui a recouvert un village, avec maisons, pirogues et même paniers.

Ce que nous disent les poubelles – Un niveau plus modeste est celui des poubelles intentionnelles. Classiquement, des fosses ou trous divers sont utilisés par les habitants pour y jeter leurs déchets. C'est du moins ceux que retrouvent les archéologues, car les déchets qui jonchent le sol – c'est ainsi qu'ils sont encore jetés dans beaucoup de sociétés – finissent par disparaître d'eux-mêmes par décomposition, piétinement, déplacement, etc. Ces poubelles sont très précieuses, car elles enregistrent une grande partie de la vie quotidienne de l'époque: ossements des animaux consommés, poteries cassées, outils usagés de pierre ou de métal, restes de végétaux, etc. Les méthodes de l'archéologie n'ont cessé de progresser dans leur analyse. On peut retrouver l'origine d'une argile ou d'un métal, et donc reconstituer les réseaux de circulation et d'échange; ou étudier les micro-traces d'usure sur un outil et en déduire sa fonction; ou analyser le contenu d'un récipient par les résidus microscopiques qui y ont été piégés, etc. Pour ne pas parler de toutes les techniques de datation, ou encore des analyses chimiques des ossements humains qui permettent de reconstituer l'alimentation, et même la provenance géographique d'un individu, voire sa parenté grâce à la paléogénétique. Ces analyses sont parfois fort coûteuses, mais leur prix baisse cependant régulièrement.

Les tombes sont une autre manière d'écarter volontairement certains restes, en l'occurrence les restes humains, du moins si on les met en terre. La dispersion des cendres des défunts dans les flots sacrés du Gange, ou la décomposition en plein air des cadavres abandonnés aux oiseaux de proie dans les «tours du silence» de l'Anatolie, ne laissent évidemment aucune trace archéologique. De ce point de vue, si l'archéologie funéraire paraît plus noble et spectaculaire que la fouille des poubelles, ces deux formes de mises à l'écart sont de même nature.

Longtemps, en France, la limite chronologique de l'archéologie fut le couronnement de Charlemagne: après lui, on entra dans l'histoire de l'art, celle des châteaux, des cathédrales et des tapisseries conservés. Puis est née, après la Seconde Guerre mondiale, une véritable archéologie médiévale, soucieuse de la vie quotidienne des villes et des villages. On fouilla ensuite dans les années 1980, sous la future pyramide du Louvre, tout un quartier du Paris du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle, où poubelles et latrines furent riches d'enseignements. Dans les années 1990, un débat eut lieu sur la tombe de l'écrivain Alain-Fournier, une fosse commune retrouvée dans une forêt lorraine: fallait-il la fouiller selon les règles et éclairer les conditions de sa mort, ou simplement relever les squelettes pour les réinhumer dans un cimetière militaire? La première solution fut, avec raison, retenue. Puis le second conflit mondial devint à son tour un champ archéologique. À ce jour, en France, les vestiges les plus récents concernés par la législation archéologique sont des camps de prisonniers allemands en Normandie

datant de 1948. Mais la fouille par Olivier Weller des décors de *Peau d'âne*, le film de Jacques Demy tourné en 1970, pas plus que celle, par moi-même, du *Déjeuner sous l'herbe*, performance de Daniel Spoerri enterrée à Jouy-en-Josas, n'ont été reconnues comme relevant de l'archéologie par le ministère de la Culture.

L'archéologie du temps présent – Nos collègues américains ont été moins frileux. Dès les années 1970, une équipe d'archéologues réunie autour de Bill Rathje a systématiquement analysé le contenu des poubelles de la ville de Tucson, en Arizona, avec des résultats non triviaux; par exemple, il s'avéra que les classes moyennes étaient celles qui gaspillaient le plus, 20% de la nourriture étant jeté dans son emballage d'origine intact, résultat en contradiction avec les enquêtes orales menées par des sociologues auprès des intéressés. En Europe, la démarche a été peu reprise même si, dans le cadre de l'aménagement du territoire et de la gestion des déchets, fut défini ce que l'universitaire Jean Gouhier a nommé la «rudologie». Plus récemment, deux paparazzi, Bruno Mouron et Pascal Rostain, ont eu l'idée de «faire» les poubelles de stars et de personnalités connues, disposant artistiquement sur une grande toile noire leurs déchets récupérés – mais néanmoins triés. Ils ont élargi leur démarche en collectant dans un certain nombre de pays une poubelle de «riches» et une poubelle de «pauvres».

L'incorporation des déchets dans des œuvres d'art est une démarche commencée dès les années 1920 par Kurt Schwitters et systématisée à partir des années 1960, notamment par les Nouveaux Réalistes: Arman, Niki de Saint Phalle, Villeglé, César ou Spoerri. C'est le *Déjeuner sous l'herbe* de ce dernier, banquet de cent convives enterré en 1983, qui fut fouillé pour partie en 2010 et 2016. Au-delà de l'apparente provocation et dans une démarche profondément archéologique, ces artistes engagent à réfléchir sur ce qui restera de nos sociétés, elles-mêmes engorgées par les rejets de notre surabondante consommation.
